

Olivier Flournoy

Le psychanalyste et le processus analytique

Traduction de Liliane Flournoy de l'article « The Psychoanalyst and the Psychoanalytic Process », paru dans *International Journal of Psycho-Analysis*. Volume 52 Numéro 1, 1971.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. Le psychanalyste et le processus analytique.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1971_F.pdf

Le psychanalyste et le processus analytique

Olivier Flournoy

L'étude du processus analytique requiert me semble-t-il, et cela quelle que soit notre approche, la prise en compte de certaines caractéristiques de l'analyste au travail. Fondamentalement, celui-ci ne diffère en rien de tout un chacun; c'est dans son travail, dans son activité quotidienne, qu'il fait montre d'une certaine façon d'être, bien au-delà de l'acquisition d'une simple technique. Se pencher sur la question pourrait à mon sens clarifier la notion de processus analytique.

Les différents sens attribués à la déclaration de Freud «là où était le ça le moi doit advenir» soulignent le fait que beaucoup de choses y ont été condensées. En ce qui concerne l'analyste, j'aimerais souligner l'importance «du moi doit advenir», signe d'une aspiration, d'un objectif toujours en cours de réalisation. C'est peut-être en paraphrasant cette déclaration que je trouve une réponse concise pour caractériser l'analyste à savoir, «là où est l'analyste, là le moi devrait être».

À mon avis, le psychanalyste se doit de toujours vérifier l'authenticité de son moi naissant en relation avec ses structures sous-jacentes. Son moi doit continuellement s'adapter face aux conflits internes réveillés par l'analyse en vue d'atteindre un équilibre entre pulsions et défenses, et aussi de les transcender.

D'autre part, l'analyste doit continuellement se préoccuper de ce qu'il ressent vis-à-vis de son patient et de ce qu'il lui dit pour s'assurer que son attitude n'est pas entachée de manifestations de réactions défensives.

C'est ainsi que pris en étau d'une part entre son patient et lui-même et d'autre part, entre son moi et ses structures sous-jacentes, l'analyste se trouve confronté à une tâche très difficile. Ce n'est ni une synthèse conciliable entre des parties conflictuelles internes ni un saut vers quelque chose de nouveau et de non conflictuel entre lui-même et son patient. C'est néanmoins un peu des deux.

Un psychanalyste peut-il prendre quelqu'un en analyse sur la seule base de son savoir et de son expérience clinique? Si un psychanalyste est conscient du fait qu'il choisira de préférence un certain type de patients, s'il sait qu'il peut traiter plus facilement les hystériques que les pervers, les obsessionnels que les psychotiques, est-ce suffisant pour l'aider à prendre une décision? Je ne le crois pas. Il y a un fait qu'il ne saurait sous-estimer : il faut qu'il réalise que la personne qu'il a en face de lui et qui demande son aide pourrait s'étendre sur son divan et lui parler cinq heures par semaines pendant éventuellement cinq ans. L'importance de cette longue intimité a été amplement démontrée (Greenacre 1954, 1959; Szasz, 1963), mais il n'en reste pas moins qu'il n'existe pas de moyens d'évaluation rationnels de la question. Le psychanalyste ne pourra compter que sur son insight à savoir, ses sentiments préconscients relevant de la sympathie ou, au contraire, sera soudain happé par un souhait inconscient qui fera surface dans le conscient de façon positive ou négative.

Ce transfert de la première heure de l'analyste peut être considéré comme un transfert mature (pour reprendre la terminologie de Stone). Cela lui permet d'avoir recours à sa raison et à son savoir, sans céder à la froideur d'une attitude purement intellectuelle et, au niveau du processus secondaire, apporte un peu de chaleur dans le refus ou l'acceptation de l'analyste. Dans ce dernier cas, cela constitue la base de l'alliance thérapeutique ou de l'alliance de travail (Greenson, 1965).

Le transfert mature de l'analyste me semble différent du transfert naissant de l'analysant dans la mesure où les connaissances du premier lui permettent de se servir de l'émergence des processus préconscients et inconscients pour former son jugement à propos de la pertinence d'une analyse. En principe, l'analyste n'a pas besoin de l'analysant; il est en fait libre de l'accepter ou de le refuser et peut par conséquent sans crainte, tenir compte de son insight initial. Par contre, le candidat à l'analyse a besoin de l'analyste et se préoccupe précisément du fait que ses signaux d'anxiété sont perceptibles. L'acceptation intuitive de l'analyste aidera par conséquent le patient à prendre sa part dans l'établissement de l'alliance de travail.

Bref, j'estime que pour l'analyste, l'émergence dans la conscience d'un transfert mature, précède et favorise l'établissement d'une alliance de travail, alors que pour l'analysant, celle-ci, proposée et acceptée, sera renforcée plus tard par l'émergence dans le conscient d'un transfert mature.

Le processus analytique est comme chacun sait basé sur le cadre analytique et la règle fondamentale, lesquels ont tous deux des répercussions variées et contradictoires sur l'analyste.

Prenons le cadre analytique : l'analyste s'installe dans une position spéciale et gratifiante; assis, immobile et silencieux, il voit sans être vu et écoute sans être entendu ce qui se passe face à lui sur le divan. Cet aspect actif et hautement

suggestif du cadre analytique me fait penser au rêve de *L'homme aux loups* (Freud, 1918) : tout bien considéré, c'était lui qui regardait, immobile et silencieux, ce que symbolisait le rêve-tableau.

Mais le cadre analytique est aussi caractérisé par certains aspects frustrants, frustrants pour le narcissisme de l'analyste : il n'est pas vu, il ne peut pas se montrer ; il est immobile, il ne peut pas agir ; il n'est pas écouté et bien souvent, s'il lui arrive de parler, il n'est pas entendu. Le cadre analytique est ainsi la cause du réveil d'un conflit interne entre les pulsions et leur éventuelle gratification ou frustration et défenses du moi, que l'analyste ne devrait pas réprimer. Tout au contraire, il devrait se servir du réveil de ces énergies et de leur bouillonnement. Mais s'il veut réussir dans cette entreprise, l'analyste doit transposer ces énergies intérieures libidinales et défensives en vue d'investir la relation analytique. A ce stade, nous voici confrontés à une difficulté théorique majeure : passer d'un événement intrapsychique à un événement interpersonnel.

Dans la situation de travail donc, il devrait y avoir de la part de l'analyste d'un côté une transformation et une transposition de ces pulsions instinctuelles en sentiments envers l'analysant, ni érotiques ni non plus agressifs : un processus de déssexualisation. Et de l'autre, une transformation et une transposition des défenses internes du moi en activités tels l'intérêt et l'attention envers l'analysant : un processus de désengagement comme suggéré par Bibring (1943) et Lagache (1961).

En général, le cadre analytique permet à l'analyste de concentrer ses sentiments et son intérêt sur l'analysant, le mettant ainsi relativement à l'abri de ses conflits internes. Néanmoins, le cadre les agite et l'analyste ne peut s'en servir que pour y puiser l'énergie nécessaire pour établir la relation avec son patient. L'analyste a ainsi une longueur d'avance sur l'analysant vers lequel il est tourné, alors que ce même cadre renforce la relative autonomie du patient vis-à-vis du monde extérieur, et sa relative hétéronomie en référence à ses structures sous-jacentes internes et son monde fantasmatique.

Le côté double et ambigu de la règle fondamentale – le second volet à la base de la procédure analytique – est aussi évident en ce qui concerne l'analyste. Celui-ci demande à l'analysant de lui dire tout ce qui lui passe par la tête sans exception. Ce qui signifie que l'analyste va tout entendre, que son insatiable curiosité sera constamment stimulée, qu'il peut toujours nourrir l'espoir d'en apprendre davantage. D'autre part, il s'attend à tout entendre, mais tout n'est jamais dit. Par ailleurs, la règle fondamentale crée une situation encore plus significative : l'analyste en demandant à l'analysant de tout dire, se prive de toute possibilité de dire quoi que ce soit. En effet, chaque mot qu'il prononce constitue une interruption délibérée du discours de l'analysant. Cette interruption est en évidente contradiction avec la règle fondamentale : si l'analyste parle, l'analysant ne peut plus tout dire. C'est ainsi que la règle fondamentale a un côté à la

fois gratifiant et frustrant pour l'analyste, problème qu'il lui faudra résoudre : la déssexualisation des investissements libidinaux (ou la « désagressivation » des investissements agressifs) et le désengagement vis-à-vis des désinvestissements dont la force énergétique sera canalisée diversement de façon à permettre sympathie pour et intérêt envers l'analysant.

Une fois de plus, la règle fondamentale attire traditionnellement l'attention de l'analyste vers l'analysant. Néanmoins, à travers la stimulation du désir de l'analyste de connaître son patient et la frustration de son désir d'être connu de lui, la règle réveille ses conflits internes. Ce qui ne le conduit pas à une régression narcissique, mais au contraire l'aide à accomplir sa tâche.

Une fois l'analyse commencée, l'analyste se retrouve dans une position à la fois gratifiante et frustrante pour ce qui est de ses instincts. Pour les maîtriser, il a recours aux habituels mécanismes de défense de son moi. Cela se ressentira d'une façon ou d'une autre à travers ses interprétations, ses interventions ou son discours.

Dans la mesure où l'analyste se doit de dire quelque chose, que devra-t-il dire et quand ? Deux importantes possibilités s'offrent à lui : la première à laquelle je n'ai pas recours m'apparaît en quelque sorte comme une théorie préfabriquée, même si elle s'appuyait sur des expériences précédentes. Elle se base sur le fait que pour le patient, la première séance analytique correspond à un stade extrêmement précoce de la relation d'objet avec ses conflits, ses anxiétés et ses défenses inconscientes. C'est précisément cela que l'analyste devrait interpréter.

J'ai tenté de montrer dans quelle mesure pour l'analyste aussi la première séance se déroule déjà dans un contexte conflictuel de pulsions instinctuelles et de défenses inconscientes. Il est ainsi évident que la première séance peut réveiller les plus profonds conflits interpersonnels. Et pourtant, l'école kleinienne semble être en faveur de la répétition immédiate des conflits parmi les plus anciens et les plus profonds de la position paranoïde initiale, et souligne l'urgence qu'il y a à contrôler par l'interprétation l'anxiété initiale de l'analysant à cet égard. Cette anxiété doit, j'imagine, être perçue grâce à l'intuition et à l'empathie de l'analyste s'il souhaite éviter ces interprétations purement intellectuelles basées sur des spéculations concernant les premiers mois de la vie.

Par conséquent se pose la question suivante : si cette anxiété peut être remarquée chez les analysants, est-ce en raison de ces spéculations – la base théorique de l'interprétation – ou est-ce les arrangements pratiques et techniques de l'analyse qui justifieraient l'interprétation ou même la provoqueraient ?

Ici, j'aimerais citer Grinberg et al (1967) :

« A ce stade, nous pourrions soulever un point qui pourrait prêter à controverse à savoir, notre conviction que la névrose de transfert apparaît précocement. D'après nous, la relation interpersonnelle dans la situation analytique se construit dès le départ sur des fantasmes

inconscients mutuels. Nous considérons – comme beaucoup d'autres analystes – que le transfert est pris dans son sens le plus large, qu'il naît des relations d'objet les plus précoces, et que cela comprend non seulement les conflits découlant de ces relations d'objet, mais aussi les anxiétés qui les accompagnent et les défenses inconscientes. Notre expérience clinique montre que le fantasme transférentiel, dans toute sa richesse et sa variété, apparaît dès le début. »

Contrairement à Grinberg, je ne crois pas en l'apparition précoce de la névrose de transfert mais en des transferts devenant de plus en plus importants et, qui plus tard, prendront la forme de névrose de transfert. Néanmoins, je considère que le cadre analytique permet dès le départ le développement de fantasmes inconscients aussi bien chez l'analyste que chez l'analysant. Je ne nie pas en l'occurrence que leur origine ou celle du transfert soit à chercher du côté des relations d'objet précoces. Raison pour laquelle j'estime qu'une interprétation relative à l'anxiété – s'il faut en faire une – devrait se référer au cadre et non aux premières relations d'objet. Son but serait de calmer une anxiété considérée pour l'instant comme dangereuse pour la poursuite de l'analyse et permettre son développement ultérieur.

Ceci présuppose naturellement que l'analysant a accepté d'entreprendre une analyse en accord avec les méthodes traditionnelles et que son anxiété va apparaître dès la première séance qui diffère bien sûr de la fascinante description que fait Rosenfeld (1952) de patients trop malades pour accepter spontanément une analyse selon les méthodes traditionnelles.

La seconde possibilité qui m'est plus familière est celle de l'expectative : attendre que le discours de l'analysant appelle quelque commentaire ou interprétation. Elle n'est évidemment pas seulement le reflet d'une ouverture d'esprit vis-à-vis de ce qui sera dit, mais elle est basée aussi sur un certain point de vue théorique à savoir, par exemple, qu'il est préférable d'analyser les mécanismes de défense du moi, de l'intolérance du surmoi, avant ceux des pulsions, et la conviction que la névrose de transfert n'apparaît pas dès le début. Bibring (1937) qui soutient la deuxième possibilité a exprimé ses doutes à propos de la nécessité de rétablir un surmoi tolérant en accord avec la réalité. Cette nécessité présume, dit-il, « de façon beaucoup trop unilatérale que de tels éléments existent dans le surmoi névrotique... » Heimann (1956) cite aussi de façon très convaincante les raisons pour lesquelles l'analyste s'intéresse au moi de l'analysant. Ce qui me conforte dans ma conviction qu'il y a dès le départ un moi auquel s'adresser et que l'objectif est d'ériger un moi perceptif et judicieux et non un moi dépendant d'un bon surmoi.

Ceci me semble doublement important : pour l'avenir cela implique que dès le début l'analyste peut admettre la possibilité d'une ébauche de transfert mature chez l'analysant qui ne doit pas être étouffé par un surmoi ; par conséquent, il peut compter sur une alliance de travail qui lui permet de *ne pas* parler de façon précipitée, d'agir ou de se contredire en interrompant la requête de la

règle fondamentale. Pour ce qui est du passé, cela implique comme cela a été souvent confirmé par l'expérience clinique, qu'au-delà des conflits hostiles persécuteurs ou paranoïdes, peut exister une vie fantasmatique, relativement heureuse et calme, qui peut être comparée au commencement historique d'une vie dénuée de drames conflictuels si ce n'est de besoins.

C'est ainsi que rien ne semble justifier l'urgence d'une interprétation immédiate si l'on compare le commencement de l'analyse à celui de la vie.

La seconde possibilité étant acceptée, l'analyste attendra d'avoir matière à interprétation mais comme chacun sait, il faut des mois et des années pour qu'une conduite ou un symptôme nous apparaisse clairement; et alors qu'avons-nous à dire? A nouveau ici c'est notre insight qui nous vient en aide; mais de quel insight s'agit-il? Ou qu'est-ce qui déclenche cette introspection et cette sympathie « qui sont les éléments constitutifs essentiels de la recherche des faits en psychanalyse » (Kohut, 1959).

Si l'on approfondit la question des arrangements techniques de base, l'on s'aperçoit que cette « relation à deux » est totalement orientée vers l'analysant, et l'analyste court le risque d'être soumis aux deux issues possibles dans une telle situation : être accepté, englouti, ou rejeté, ignoré.

Dans la mesure où l'autonomie de l'analyste envers ses propres structures sous-jacentes internes n'est que relative et qu'elles sont la source des processus énergétiques à sa disposition pour conduire son travail, elles transmettront également des signaux d'anxiété relatifs aux deux possibilités mentionnées selon leur mode de fonctionnement à savoir, processus primaire et principe de plaisir.

L'insight de l'analyste se basera ainsi simultanément sur des faits qui relèvent du principe de réalité, de la mémoire, de la prise en compte du matériel apporté par l'analysant, etc., et de données transmises par les signaux d'anxiété basés sur le principe de plaisir, les processus primaires, les pulsions et les manifestations défensives.

Cependant, ces deux aspects – celui de la compréhension et celui qui reflète le niveau de sa vie fantasmatique intérieure – ne suffisent pas à expliquer l'interprétation formulée.

Pour ce qui est du niveau interne, l'interprétation peut être formulée de deux façons. Conflictuelle : pulsions-défense, ou non conflictuelle, cette dernière impliquant un double processus de déconflictualisation, une déssexualisation en référence à son origine pulsionnelle et un processus de désengagement par rapport à son origine défensive.

C'est ainsi que l'interprétation, conflictuelle ou non-conflictuelle, mais portant néanmoins l'empreinte de son origine conflictuelle intérieure, devrait prendre en compte les deux principaux sentiments ressentis par l'analyste en présence de l'analysant : l'absorption ou le rejet. Les deux voies majeures qui s'offrent à lui sont celles de l'introjection et de la projection.

Le fait de la possible intervention de l'analyste suscitée par le besoin de se défendre contre l'impact de la relation analytique par une interprétation de transfert, a été reconnu et débattu. Le transfert peut dès lors être envisagé occasionnellement comme la défense de l'analyste. De plus, cette défense à travers l'interprétation du transfert a été considérée comme étant à l'origine du concept même du transfert (Szasz, 1963 ; Chertok, 1968).

J'ai suggéré (1968) que la défense par une interprétation du transfert suite à l'insight de l'analyste pourrait être la conséquence d'un changement chez celui-ci, surpris par une sollicitation érotique ou agressive de la part du patient. Ce changement se produit dans le cadre des relations émotionnelles familiales lesquelles sont les plus acceptables d'un point de vue d'éthique personnelle, professionnelle ou sociale.

Mais l'interprétation de transfert peut aussi s'exprimer de façon non défensive à savoir, non défensive vis-à-vis de l'impact de la relation analytique, et non conflictuelle envers le monde fantasmatique intérieur de l'analyste. Il semble par conséquent qu'il serait approprié d'établir une différence entre ces deux façons de faire – défensive ou non – lorsqu'il s'agit pour l'analyste d'exprimer son insight au travers d'une interprétation du transfert.

Arrêtons-nous un instant sur une interprétation soudaine telle que : « C'est de votre mère ou de votre père que vous êtes en train de parler ». On peut la comprendre d'une part comme un acting out de l'émergence d'une défense (consciente ou non) envers un danger d'acting out de la part du patient. Et d'autre part, exprimée dans les mêmes termes mais dans une intention non défensive, elle peut s'interpréter comme une requête vis-à-vis de l'analysant lui demandant de chercher à résoudre ses conflits dans un échange moins angoissant.

L'interprétation de transfert en tant qu'identification projective d'un membre de la famille avec l'analyste peut ainsi être utilisée en vue de maintenir l'analysant à distance, si la situation interpersonnelle semblait trop proche. Elle peut aussi servir à rapprocher l'analysant si on le sent trop lointain. Dans les deux cas, elle peut être défensive ou non.

Lier une conduite à un contexte familial sans raison apparente aux yeux du patient mais qui est dangereuse pour l'analyse, peut être considéré comme une tentative visant à réinvestir une relation d'objet que le patient nie ou réprime. Techniquement, cela pourrait constituer le premier pas nécessaire à l'interprétation imminente de la relation transférentielle par le biais d'une identification introjective de l'analyste avec la figure familiale.

De même, l'interprétation transférentielle en tant qu'identification introjective de l'analyste avec la figure parentale peut offrir les mêmes possibilités : une interprétation faite en tant que défense de l'analyste ou en faveur de l'analysant, l'analyste étant conscient mais dégagé du conflit chargé d'anxiété. Et dans les deux cas par une interprétation du rejet de l'analyste par le patient ; ou

une interprétation de la tentative de fusion ou d'incorporation de l'analyste par le patient.

L'analyste peut également se défendre contre l'impact de la relation en restant silencieux. A mon avis, le silence de l'analyste ne devrait pas être utilisé comme un moyen technique ou même comme un droit concédé par la technique pour frustrer le patient en ne lui répondant pas, comme cela a été suggéré par de nombreux auteurs et, en particulier, par Macalpine (1950). Le silence en réponse à une question du patient dans une intention de frustration technique court le risque d'apparaître comme une défense face à une agression ou un danger : une défense contre l'agression du patient ou contre le conflit intérieur de l'analyste, réveillé par la question du patient. Le silence est alors une mesure de rétorsion dans un contexte sadomasochiste et il est alors plus nocif qu'utile. Dans pareille instance, un patient obsessionnel, se sentant méprisé, peut être poussé encore plus vers une position de retrait alors qu'un hystérique peut réagir par un acting out.

Ce n'est que lorsque l'analyste se sent libre de répondre sans crainte d'un conflit interpersonnel (intérieurement ressenti comme dangereux) qu'il pourra rester silencieux en toute tranquillité d'esprit, sachant qu'en adoptant cette conduite, il laisse le patient libre lui aussi d'appliquer la règle fondamentale sans restriction : le patient s'il reste silencieux sera conscient de son propre silence, ou sera en mesure de dire pourquoi il a posé précisément cette question, ou encore de porter son attention sur l'analyste et commenter à sa façon son silence ; ce qui signifie qu'il est en mesure de montrer qu'il est habitué à réagir contre la non satisfaction attendue.

L'interprétation transférentielle en tant que défense de l'analyste, ou son silence en tant que défense, sont une possible réaction à la sollicitation émotionnelle de l'analysant laquelle est due à la fréquence des séances, et amplifiée par la satisfaction et les frustrations de l'analyste inhérentes au cadre analytique et à la règle fondamentale.

Néanmoins, si ces défenses de l'analyste devaient être bannies, il est malgré tout nécessaire qu'il en soit conscient de façon à savoir où il en est, et d'être capable de montrer une réelle compréhension empreinte de sympathie.

La communication entre l'inconscient de l'analyste et celui de l'analysant, recommandée par Freud, n'est possible que si l'analyste peut communiquer avec son propre inconscient. Mais il s'agit là d'une arme à double tranchant dans la mesure où elle permet non seulement la sympathie et le transfert mature mais aussi la conduite défensive.

C'est dans ce contexte que les règles techniques formulées par Freud concernant les médecins pratiquant la psychanalyse peuvent être comprises en dépit de leurs apparentes contradictions. Comment concilier d'une part : « L'analyste doit tourner son propre inconscient comme un organe réceptif vers l'inconscient transmetteur du patient » (1912b, p.115) et « il est certainement possible de

perdre ce premier succès si dès le départ l'on adopte n'importe quelle position autre qu'une compréhension empreinte de sympathie, telle une attitude moralisante, ou si l'on se conduit comme le représentant ou l'avocat d'une partie adverse... » (1913, p.140). Et d'autre part : « Je ne peux que conseiller avec force à mes collègues d'adopter la conduite du chirurgien qui met de côté tous ses sentiments y compris toute sympathie humaine » (1912b p.115) et « Le médecin doit être opaque pour son patient et, comme un miroir, ne lui montrer que ce qu'il voit » (1912b, p.118).

La réponse me semble évidente, à commencer par l'idée que l'analyste montre, sous l'impact des séances, qu'il souffre aussi de ses propres conflits et qu'il peut les résoudre autrement que par des défenses : il doit se montrer aussi froid qu'un chirurgien envers les besoins et les conflits éveillés en lui par l'analysant, sans céder à un mouvement de sympathie envers lui-même. Il peut aussi ressentir une sympathie humaine pour la personne qui tente d'attiser ces conflits. Et de façon similaire, tel un miroir, il ne fait que réfléchir pour le bénéfice de l'analysant ce que ce dernier tente de faire de lui, sans l'informer de ses propres réactions intérieures. Le problème, apparemment insoluble, de la relation entre neutralité et sympathie est simplifié : l'analyste peut continuer à apprécier son analysant quoi que tente de faire ce dernier, seulement dans la mesure où il reste neutre envers ses propres conflits et ses propres besoins, réveillés par les exigences de son patient.

À ce stade, je souhaite rapporter un exemple personnel d'une intervention non interprétative faite dans un contexte de « véritable relation non transférentielle ».

Il montre que bien que réel, il porte l'empreinte de mon passé historique ou de ma vie fantasmatique. Et pourtant, je crois qu'elle n'en a rien révélé grâce à sa déconflictualisation au travers des processus de déssexualisation et de désengagement.

Un patient me parle longuement, avec une évidente anxiété, de ce qui s'est produit au cours d'une récente querelle avec sa mère. Il s'est servi sans y faire allusion des mêmes expressions que j'avais utilisées quelques jours auparavant pour caractériser notre relation. Soudain il change de sujet et dit : « J'ai l'impression que je vous porte sur les nerfs ». Je réponds : « Oui, vous avez raison, vous me portez sur les nerfs parce que vous êtes... » Il m'interrompt : « Je sais pourquoi ; c'est parce que je n'ai pas mentionné le lien évident entre ce que je viens de vous dire et ce que vous m'avez dit... »

La séance a fini calmement.

La nuit, à moitié assoupi, repensant à la séance, je m'entends dire in petto : « Vous me portez sur les nerfs parce que vous ... » sur un ton d'exaspération totalement inattendu et d'une voix non familière. Ce ton et cette voix impliquaient un « Oui, c'est un fait, partez ». Ce ton et cette voix me ramena en mémoire une

vague réminiscence d'un très lointain conflit intérieur. On pourrait l'expliquer par une pulsion instinctuelle et une défense du moi par voie de contre-identification avec l'objet rétif. La déconflictualisation de ma remarque a consisté par conséquent en une déssexualisation : une remarque faite tranquillement et avec gentillesse ; et dans un processus de désengagement : pas de mécanisme de défense par contre-identification, pas de rejet, mais un intérêt pour le patient, pour sa façon de m'éviter.

Le lendemain, le patient me déclara que la séance passée avait été un véritable soulagement : il pouvait essayer de m'exaspérer ; j'avais admis qu'il y avait réussi mais je n'avais pas l'air furieux comme le devenaient certaines personnes qu'il essayait de provoquer.

La déconflictualisation intérieure de l'analyste me semble essentielle en vue d'établir une distinction entre l'analyste et l'image de transfert. Grinberg déclare : « Dans la mesure où l'analyste peut supporter d'être anxieux sans anxiété, il se conduit comme la bonne mère qui rend possible la re-introjection de ce qui a été projeté ». Personnellement, je préfère penser qu'il se conduit comme un analyste qui tente de rendre son analysant relativement autonome sans le transformer en bon fils. Et pourtant, cela ne me semble pas être un problème d'importance capitale. Dans la mesure où chacun entretient avec sa mère une relation fantasmatique, il est préférable d'être avec une bonne mère grâce à la re-introjection d'une bonne image. Mais simultanément, une différenciation entre un analyste et une mère me semble fondamentale pour que le patient puisse vivre de façon autonome au regard de sa mère, même si elle est bonne ; fondamentale aussi pour ce qui est de son analyste qui n'est ni bon ni mauvais, mais intéressé par le bon déroulement du processus analytique de son patient.

Je pense que pour les analystes qui partagent les opinions de Grinberg, mon intervention constitue une indésirable manifestation du contre-transfert de l'analyste. Pour d'autres – Little (1951), Heiman (1956), Gitelson (1952) – par exemple, cette intervention est une manifestation utile du contre-transfert. Et finalement, pour les analystes partageant les vues exprimées récemment par Greenson, ceci constitue une réelle et utile intervention non-transférentielle.

Par ailleurs, si j'avais adopté un ton de voix signifiant un rejet, ma remarque aurait constitué une manifestation transférentielle de ma part. Bien que Fliess (1953) aurait parlé je crois dans ce cas d'un contre-transfert là où la partie instinctuelle du conflit intérieur de l'analyste est concernée, et d'une contre-identification pour la partie défensive.

Au fur et à mesure que l'analyse progresse, l'analyste se familiarise de plus en plus avec la conduite de l'analysant, aussi bien sur le plan de sa compréhension de sa conduite et de son histoire, de ses besoins et de ses défenses, que des réactions inconscientes réciproques. L'analyste a alors recours à l'insight et l'empathie pour son interprétation avec un minimum d'intention défensive dans

la mesure où il n'est plus surpris par quelqu'un qu'il ne connaît pas. En raison des signaux d'anxiété peu nombreux, la question de la neutralité et de la froideur à son égard passent au second plan et laisse la place à sa sympathie humaine à l'égard de son patient. L'analysant, rassuré, peut se jeter dans la névrose transférentielle à savoir, dans ces mouvements émotionnels qui rendent la situation si tendue et si exigeante. Quand toutes ses requêtes, ses besoins et ses souhaits, aussi irréalistes soient-ils, peuvent bien s'exprimer, alors l'analyste risque moins d'utiliser ses interprétations dans un but défensif.

L'interprétation répondant avec gentillesse au patient et à ses anxiétés, celui-ci peut les exprimer librement dans la mesure où cette fois c'est lui qui sera conscient de son double jeu : la névrose de transfert dans son aspect dramatique et destructeur n'est possible que lorsque le transfert mature de l'analysant se permet de s'estomper temporairement, sans disparaître, dans une identification avec l'analyste.

C'est au cours de ces épisodes de la névrose de transfert (tellement plus riches que la névrose elle-même comme le souligne Greenacre (1954, 1959) dans la mesure où tout nouvel élément de la réalité s'y incorpore) qu'apparaîtra le premier signe de déconflictualisation chez l'analysant, la sublimation par exemple.

Un patient dont j'ai parlé dans un autre article (1967) m'a déclaré un jour : « Comment pourrais-je croire en la peine capitale et comment pourrais-je *ne pas* y croire quand j'ai conscience de tous les fantasmes qui m'obsèdent. Des deux côtés, c'est de la folie pure. » En effet, accepter la vérité historique (névrose infantile) n'est pas moins « fou » que de la nier. La condamner ou modifier ses racines conflictuelles sont les seuls moyens d'échapper à son influence, et c'est précisément ce que la névrose du patient l'empêche de faire. Pour le sortir de cette impasse, une interprétation est nécessaire en vue de le ramener à la situation analytique et de lui faire comprendre qui est le bourreau et qui est le condamné.

Trois ans plus tard, ce patient avait surmonté en grande partie sa névrose de transfert. Un jour, en prenant un certain recul, il me parla de son travail d'une façon rappelant le même conflit : « Je fais beaucoup d'argent en spéculant sur l'étain ou le cacao, je suis un homme d'affaires brillant, je suis admiré, je m'admire moi-même. Si je fais autant d'argent sur la livre ou le franc français, je passe pour un spéculateur haïssable et je me fais l'effet d'être un escroc. Je dois résoudre ici un problème personnel et professionnel ». Pourquoi devrais-je le ramener une fois de plus à la situation transférentielle alors qu'il a à présent les moyens de se débrouiller seul. Il pense actuellement, et c'est nouveau, que je l'aime bien, que je ne le blâme ni ne l'admire pour ce qu'il fait. Ce sentiment n'est plus conflictuel même s'il émane toujours de son monde fantasmatique et de son histoire passée.

Pour résumer cette tentative de description du développement du processus analytique en me penchant sur l'analyste au travail : avant le début du traitement, l'analyste ne peut se satisfaire de la seule évaluation de la force du moi

de l'analysant. Il se penche aussi sur ses propres structures sous-jacentes pour évaluer sa future défense ou les possibilités d'un transfert mature. Ceci constitue une évaluation relative d'un signal d'anxiété en référence à des besoins internes. L'évaluation interpersonnelle des possibilités transférentielles s'accompagne d'une évaluation interne inter et intra-structurelle concernant en définitive les besoins de l'analyste.

Une fois le traitement en marche, l'analyste traverse une période de possibles frustrations et gratifications avec des réactions de défense de son moi dues en partie au cadre analytique et à la règle fondamentale. L'insight et l'empathie sont ressentis ou reconnus comme ayant aussi leur origine dans un processus conflictuel intérieur, en contradiction avec le caractère interpersonnel de l'analyse, les misères qu'elle inflige et les satisfactions qu'elle procure. Au cours du traitement, ce conflit intérieur peut prendre la forme d'une interprétation transférentielle défensive.

Et puis vient l'heure du désengagement des mécanismes de défense simultanément avec la désexualisation de la libido et la disparition de l'anxiété. Ceci est favorisé par la reconnaissance et la familiarisation avec les désirs de l'analysant, ses besoins et ses mécanismes de défense dans leur contexte historique. L'interprétation ne court plus le risque d'être de nature défensive. Elle est formulée dans un esprit de neutralité envers le monde intérieur de l'analyste et dans un esprit de compréhension bienveillante. Le transfert mature de l'analyste surmonte l'appréhension et la défense ce qui favorise le développement complet de la névrose transférentielle du patient.

L'analyste étant progressivement au fait de ce qui se passe durant le processus analytique pourra petit à petit admettre que certaines structures conflictuelles de l'analysant ne doivent pas être liées nécessairement au transfert. Certaines conduites de ce dernier doivent être acceptées comme telles. Elles peuvent évoluer indépendamment du transfert, même si cette évolution trahit aussi son origine analytique. L'interprétation du transfert devient superflue.

Finalement, quand l'analyse prend fin avec succès, analyste et analysant se retrouvent dans la même situation du « c'est là que le moi devrait être » vis-à-vis de l'émergence de leur vie fantasmatique inconsciente. En d'autres termes, le processus analytique est en marche chez tous les deux.

Dans « La dynamique du transfert » (1912a) Freud écrit :

Le médecin essaye de l'obliger (le patient) à intégrer ces pulsions émotionnelles dans le traitement et dans l'histoire de sa vie, de les considérer sous l'angle intellectuel et de les comprendre à la lumière de leur valeur psychique. Cette lutte entre le médecin et le patient... se joue presque exclusivement dans le phénomène de transfert.

Le transfert est une manifestation intersubjective. Dans cette lutte, la part de l'analyste a son importance. A sa racine se trouvent ses instincts. Parmi les facteurs qui contribuent à réveiller les instincts de l'analyste, j'ai souligné l'importance du cadre formel et de la règle fondamentale. Dans la situation analytique, l'attraction des complexes inconscients de l'analyste est augmentée car d'une part, la procédure offre des opportunités de gratifications instinctuelles et que d'autre part, elle frustre certains éléments instinctuels.

Cette attraction est cause d'un conflit avec le moi qui utilise des mécanismes de défense traditionnels. Au niveau interne de l'analyste, ce conflit peut être l'expression d'une quelconque relation fantasmatique dans son passé. Sur le plan de la relation analytique, un tel conflit a tendance à se manifester à travers des pulsions érotiques et agressives, ainsi que par des défenses. Il s'agit là du transfert de l'analyste. Il court le risque de faire l'objet d'un acting out à travers, par exemple, des silences frustrants ou des interprétations défensives. Dans de telles circonstances, le patient ne semble pas chercher des satisfactions par le biais d'hallucinations ou de rêveries, fantasmes, etc. Il n'y a pas de course à la régression intrapsychique mais plutôt une réaction régressive à la présence d'un analyste luttant contre sa propre tendance à régresser.

En fait, ce qu'on attend de l'analyste est un contre-transfert des sentiments, exclusivement en relation avec ceux de l'analysant. Mais ce n'est pas tout. Ce qu'on attend c'est aussi une attitude de compréhension et de sympathie faite de sentiments amicaux, ni érotiques ni agressifs, d'intérêt et d'attention quelle que soit l'attitude du patient. En opposition au transfert mentionné ci-dessus, le contre-transfert pour certains analystes – la véritable relation pour d'autres – n'est pas de nature régressive et son évolution correspond aux humeurs présentes de l'analysant, sans qu'il y cède.

Les méthodes suggérées en vue de transformer le transfert de l'analyste (régressif) en contre-transfert (effectif), ou en vue de lui garantir sa part de réalité en dépit de la relation de transfert, poursuivent deux buts : engager un processus de déssexualisation pour les instincts, un processus de désengagement pour les mécanismes de défense.

En ce qui concerne les instincts, Zelmanowits dans son compte-rendu relatif aux « Collected Papers » de David Rapaport écrit :

Lorsque Freud évoqua la déssexualisation de la libido comme le puissant processus sous-tendant la sublimation, il ne faisait rien de plus que de décrire les conséquences qui découleraient d'une transformation d'un objet de la libido en narcissisme par voie d'identification : « ...le moi s'en prend au premier objet investi par le ça (et certainement aux ultérieurs aussi) en s'appropriant leur libido et en la liant à l'altération du moi par voie d'identification »... « L'énergie déssexualisée montre encore des traces de son origine (Eros) dans sa force impulsive en vue de lier et d'unifier ».

L'altération du moi de l'analyste au travers de l'identification lui permet de ressentir des sentiments d'amitié envers la personne ayant provoqué ce changement, l'analysant.

Pour ce qui est des défenses, je citerai Bibring (1943) :

« Les mécanismes de désengagement du moi ne visent ni à une libération ni à rendre la tension inoffensive : leur fonction est de dissiper graduellement la tension en changeant les conditions internes qui en sont à l'origine.

Je citerai également Lagache (1961) :

« Les opérations de désengagement impliquent un retrait de l'investissement des contre-instincts défensifs, sa remise à plus tard et par contraste, un surinvestissement de certaines pensées qui demandent attention et réflexion. »

Les processus et les mécanismes de désengagement permettent à l'analyste de transformer les éléments défensifs de son moi en attention et intérêt pour son patient.

En conclusion, l'analyste doit découvrir ce qui se passe dans sa relation inconsciente avec son patient s'il veut le comprendre. Et en même temps, il doit éviter de se laisser prendre par son propre inconscient. Ce qui implique une communication libre entre ses structures sous-jacentes et le monde extérieur. Et aussi une modification pour réaliser flexibilité et ouverture. L'analyste doit être capable de regarder en lui et de ressentir la complexité des relations inconscientes et du danger qu'elles représentent et simultanément, de regarder vers l'extérieur en faisant appel à sa raison, à ses capacités de réflexion. Ce qui contraste avec les mécanismes bien ancrés de défense du moi, la monotonie des répétitions compulsives du ça, l'idéal rigide ou la condamnation systématique du surmoi.